

Recherches sociographiques



Jacques FERRON, *Escarmouches* ; Marcel OLSGAMP, *Le fils du notaire. Jacques Ferron, 1921-1949*

Éric Gagnon

Volume 41, Number 1, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057361ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057361ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, É. (2000). Review of [Jacques FERRON, *Escarmouches* ; Marcel OLSGAMP, *Le fils du notaire. Jacques Ferron, 1921-1949*]. *Recherches sociographiques*, 41(1), 184–186. <https://doi.org/10.7202/057361ar>

cette affaire s'est portée sur les mœurs universitaire et non sur sa personne. Ce qui nous conduit à une autre question, que je formule ainsi : y a-t-il uniquement les conditions de production de la folie qui sont nouvelles (le système de régulation) ou a-t-on affaire à une forme de folie en elle-même nouvelle, une structure psychique nouvelle ? Cette vaste question n'est pas discutée par l'auteur et ne pouvait l'être dans les limites de son travail (le livre est issu d'un mémoire de maîtrise). Elle déborde largement la sociologie, dont l'auteur donne une très bonne illustration de ce qu'elle peut apporter d'original à la compréhension de la folie.

Éric GAGNON

*Direction de la santé publique de Québec et
Département de médecine sociale et préventive,
Université Laval.*

Jacques FERRON, *Escarmouches*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1998, 351 p.

Marcel OLSGAMP, *Le fils du notaire. Jacques Ferron, 1921-1949*, Montréal, Fides, 1997, 425 p.

Soixante-seize textes, publiés dans divers journaux entre 1955 et 1974, composent le recueil *Escarmouches*, sorte de chronique du Canada français. Textes courts, ironiques, drôles, franchement méchants, souvent de mauvaise foi, regroupés en trois sections : « Escarmouches politiques », « Escarmouches médicales » et « Escarmouches linguistiques et littéraires ». Trois domaines où Ferron mène la même guerre contre le Canada anglais, mais d'abord contre l'aristocratie et ce qu'il appelle sa « bassesse » : son sentiment de supériorité, sa domination et son mépris du peuple et des misérables. Jouant les Voltaire, affichant lui-même une supériorité un peu hautaine, dans un style toujours éblouissant, Ferron s'impatiente, s'insurge.

Qu'ont en commun Pierre Trudeau, Frank Scott, les psychiatres et le critique littéraire Gérard Bessette, à part d'être ses têtes de Turc favorites ? De chercher leurs références au dehors, me semble-t-il, de se tourner vers l'extérieur pour trouver une réponse. Ferron en a contre toute forme de désertion. Ainsi les psychiatres, outre leur arrogance, se donnent des méthodes et un vocabulaire qui *empruntent* aux sciences exactes, plutôt que d'écouter leurs patients et de comprendre. Il n'est pas tendre pour *Refus global*, qui reprochait aux Canadiens français de ne pas avoir suivi les révolutions qui se produisaient ailleurs, et ne voyant dans notre passé que peurs et frilosité, alors que nos ancêtres étaient loin d'être conformistes. (En passant, Ferron ne manque pas de railler ceux qui célèbrent et se réclament du célèbre manifeste ; en 1972 sa commémoration était déjà devenue commune et ennuyeuse...)

Cette attitude ne l'empêche pas de trouver une part de son inspiration chez Freud, tout en vilipendant ses descendants (« freudons et freudataires »), et de comprendre l'attitude de Pierre Trudeau à l'égard du Québec comme haine du père

d'un fils vengeur de la mère. Il ne refusera pas non plus la leçon d'un écrivain anglais (!), Shakespeare en l'occurrence, pour voir dans la folie une attitude ironique ou tragique, une conscience plutôt qu'une maladie, et ainsi congédier à nouveau les psychiatres. Mais trouvant son inspiration chez les conteurs populaires, dont il s'est voulu le continuateur, Ferron admire les écrivains qui font entendre une parole (Ducharme, Beaulieu), qui prolongent nos paroles et nos discours tout en frôlant la folie. Les figures du révolté, de l'orateur, du fou et de l'écrivain dominant ainsi cette chronique, tous trois engagés dans la parole, pour dire leur refus, en transfigurer notre parler ou se réfugiant dans le silence. Nelligan aura incarné deux d'entre elles.

Cette chronique restitue ainsi une période de notre histoire, pas très lointaine, mais déjà passée, lorsque nous nous demandions quoi faire avec le joual (un peu comme le folklore, avant qu'il ne disparaisse). Quand Ferron écrit, le Canada français n'a encore pour figures nationales que de drôles de députés, des journalistes, un cardinal, et un premier ministre du Canada, dont on ne s'est d'ailleurs pas encore totalement remis ; c'était avant que nos célébrités soient dans les affaires, l'ingénierie ou la musique pop, avant que l'on se félicite d'entendre « notre » Céline chanter en anglais, avant le cosmopolitisme de Robert Lepage et François Girard, quoiqu'on voyageât déjà beaucoup. C'était avant l'injonction de réussir sur la scène internationale (autre que Paris), mais il était déjà question de savoir comment rester fidèle à nos pères, sans répéter ce qu'ils avaient été.

De Ringuet, Ferron écrit : « Ce que j'admire le plus en lui, c'est qu'il ait su se concilier son pays tout en restant fidèle à lui-même et qu'il n'ait pas craint de rester au cœur des contradictions où cette attitude le mettait. » (P. 289.) Sans doute était-ce aussi son ambition : rester fidèle à soi-même, Ferron ne semble pas avoir eu de difficulté à le demeurer ; rester fidèle à son pays semble avoir été sa véritable ambition, lui dont le style est toujours ironique même lorsqu'il s'agit de faire un compliment. Sortir du rang sans s'aliéner le peuple.

Le très intéressant ouvrage que Marcel Olscamp consacre à la « genèse intellectuelle » de l'écrivain Ferron me conforte en bonne partie dans cette lecture, moi qui suis loin de tout connaître de l'œuvre du grand écrivain. Olscamp fait découvrir à son lecteur un Jacques Ferron cherchant à se déprendre des « idées d'importation » et de la culture française classique reçues au collège, pour retrouver le pays natal, des racines populaires (quitte à se les imaginer). L'historien retrace l'enfance et les années de formation de l'écrivain pour dégager une vision du monde faite d'une série d'oppositions qui organisent l'œuvre de Ferron. Il nous raconte comment ce fils de notable, élève du collège Brébeuf, va vouloir se déprendre des privilèges dont il a profité, jusqu'à prendre en haine toute forme d'aristocratie, d'élitisme ou de statut social hérité, associés dans l'imaginaire ferro-nien à la tuberculose, à un monde clos et étouffant. Ferron se fera le défenseur des exclus, des opprimés, et se tournera vers le « peuple », la langue populaire, l'histoire régionale, qui lui seront une source d'inspiration. À ce qui ressemble à une opposition entre « nature » (le peuple, le monde rural) et « culture » (l'élite, la culture d'importation), se superposera une opposition entre oralité et écrit, que Ferron cherchera à réconcilier notamment dans l'écriture toute classique de ses contes.

Cette recherche d'un pays et d'une histoire collective passera d'abord, pour enfant de l'élite, par l'affirmation d'une singularité, d'un « je » en opposition au pouvoir et à la domination, comme le montre Olscamp : sortir du rang pour retrouver le pays. Elle se fera par ce choix en faveur du peuple, un choix motivé par une certaine compassion, une idée de la justice (Ferron fut un temps communiste) et par la recherche de ce que j'appellerais une authenticité, qu'il réserve à la culture populaire.

Vous savez, l'analphabète, il n'hésite pas pour savoir quel mot dire il le dit vite, il le dit bien, il conte bien. Moi, j'étais un Brébeuvois vous savez. [...] J'arrive dans la classe dite « populaire » je trouve des gens qui ont beaucoup plus d'esprit que moi, je ne peux pas répéter, je ne peux pas tenir la conversation, je ne peux pas conter : je les écoute. (Cité par Olscamp, p. 319.)

Ici Ferron me fait penser à Pierre Perrault, écrivain et cinéaste de la même génération (le premier est né en 1921, le second en 1927). Leurs trajectoires se recoupent dans un rapport semblable à la parole. On trouve chez Perrault ce refus des idées d'importation, le même rejet de l'enseignement classique, et un engagement encore plus grand du côté de cette « parole vive » des gens du peuple, un parti pris, dans ce cas-ci, franchement en faveur de l'oralité contre la littérature (avec ce que cela comporte d'ambiguïté pour un écrivain). Perrault fera lui aussi son « apprentissage du Québec » auprès des conteurs, des pêcheurs et des colons (Ferron en Gaspésie Perrault à l'Île-aux-Coudres) cherchant la parole à sa source, ce qu'il appellera sa conversion à la parole collective. Qu'on me permette de le citer :

C'est par ce moyen [le documentaire] que, personnellement j'ai commencé à me connaître moi-même, à m'appréhender, à me dévêtir des littératures étrangères qu'on m'enseignait, à cultiver mon jardin, à boire dans mon verre. Et en ce sens, le cinéma énonce une vérité, la mienne, celle de mes retrouvailles avec une humanité méprisée par les littératures. (P. PERRAULT, *De la parole aux actes*, Hexagone, 1985, p. 181.)

Il faudra écrire cette histoire de la parole au Québec, des différentes manières dont elle a mise des hommes et des femmes en rapport avec autrui et leur a promis une réconciliation avec eux-mêmes.

Éric GAGNON

*Direction de la santé publique de Québec et
Département de médecine sociale et préventive,
Université Laval.*

Sophie-Laurence LAMONTAGNE et Fernand HARVEY, *La production textile domestique au Québec, 1827-1941. Une approche quantitative et régionale*, Ottawa, Musée national des sciences et de la technologie, 1997, 90 p. (Transformation, 7.)

Cette publication du Musée des sciences et de la technologie, le septième numéro de la collection Transformation, pose un regard nouveau sur cent quinze